

Roger Laporte

Une vie

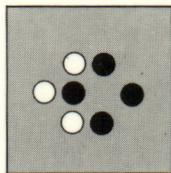
La veille ~ Une voix de fin silence ~ Pourquoi ?

Fugue ~ Supplément ~ Fugue 3

Codicille ~ Suite

Moriendo

biographie



P.O.L

Une vie

DU MÊME AUTEUR

Éditions Gallimard

La Veille
Une voix de fin silence
Pourquoi ?
Fugue
Supplément

Éditions Fayard

Une double stratégie, in *Ecartés* (ouvrage collectif consacré à Jacques Derrida, avec la participation de Sarah Kofman, Lucette Finas, Jean-Michel Rey)

Éditions Fata Morgana

Souvenir de Reims (illustrations de Lars Fredrikson)
Deux lectures de Maurice Blanchot (en collaboration avec Bernard Noël)
Une Migration, suivi de Le Partenaire (illustration de Zao Wou-Ki)
Gladiator
Bram Van Velde ou « cette petite chose qui fascine »

Éditions Flammarion

Quinze variations sur un thème biographique
Fugue 3

Éditions Christian Bourgeois

Misère de la littérature (ouvrage collectif)

Éditions Hachette/P.O.L

Carnets (extraits)
Souvenir de Reims et autres récits
Suite (*Les cinq premières séquences de Suite ont été publiées en « Feuilleton » aux Éditions Orange Export Ltd*)

Éditions P.O.L

Moriendo

Éditions Portail

Mozart 1790

Roger Laporte

Une vie

*La Veille, Une voix de fin silence, Pourquoi ?
Fugue, Supplément, Fugue 3
Codicille, Suite
Moriendo*

Biographie

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

- © Gallimard pour La Veille (1963), Une voix de fin silence (1966), Pourquoi ? (1967), Fugue (1970), Supplément (1973).
- © Flammarion, 1976, pour Fugue 3.
- © Hachette, 1979, pour Suite.
- © P.O.L éditeur, 1983, pour Moriendo.

© P.O.L éditeur, 1986, pour la présente édition.

ISBN 2-86 744-050-5

La Veille

à Emmanuel Lévinas

*« Ils ne comprennent pas comment ce qui s'écarte s'accorde avec soi-même :
ajustement à rebours comme de l'arc et de la lyre. »*

Héraclite (51).

«
demeure ceci : le monde, jour après jour, est tout entier
toujours lié. Souvent cependant un Grand
paraît ne pas convenir à un
Grand. Tout le temps ils se tiennent néanmoins, comme auprès d'un abîme l'un
à côté de l'autre... »

... A jamais

Hölderlin.
(L'Unique : 3^e version.)

Il a disparu. — Le moment propice est donc enfin venu de mettre mon projet à exécution, mais pourquoi ce malaise inattendu ? Je redoutais, en décidant d'écrire, de commettre une imprudence, de *lui* offrir malgré moi un terrain propice, de susciter sa venue de manière si prompte que je n'aurais même pas eu le temps d'écrire le premier mot, et certes, pendant longtemps, il me suffisait d'envisager même timidement mon projet pour qu'*il* mît fin à ma tranquillité, mais cette fois mon appréhension a été vaine : j'écris, et pourtant *il* ne s'est toujours pas manifesté. — Ai-je vraiment craint son retour ? Je ne voulais exécuter mon projet qu'en toute quiétude, donc en son absence : cette condition préalable était réalisée, car, avant de me mettre à écrire, j'ai plusieurs fois, et en toute tranquillité, pensé à mon projet, et pourtant je ne l'ai pas mis à exécution. *Il* me harcelait, le répit dont je bénéficiais pouvait donc sans préavis se terminer d'un moment à l'autre : pourquoi, bien loin de me saisir de l'occasion, ai-je longtemps tergiversé et perdu ce temps libre sans m'en émouvoir ? — Il me faut avouer ce que j'aurais pu dire dès le début : *il* s'était tout à fait effacé, mais, contrairement à mon attente, mon projet, au lieu d'être enfin exécutable, s'était décoloré de tout attrait à tel point que ce n'est pas par désir, mais par dépit, que j'ai commencé d'écrire.

Je me suis mis au travail à un moment où j'aurais pu tout aussi bien ne pas écrire, j'ai espéré commettre ainsi une imprudence sans recours, mais elle a été sans conséquence : j'écris, mais *il* ne s'est toujours pas montré. Chaque fois qu'*il* était à proximité, je me suis gardé d'écrire ; depuis qu'*il* s'est retiré, condition que j'ai cru nécessaire à l'exécution de mon projet, je n'ai plus éprouvé la moindre envie d'écrire : c'est à contrecœur que je poursuis cette tâche inutile ; j'ai le sentiment que mon dessein est devenu irréalisable, mais je persévère dans la même voie, car j'espère encore provoquer son apparition en exposant pleinement mon projet. — Quel projet ? De quoi s'agissait-il donc ? Je suis incapable de le dire ! Peu m'importe que ce projet soit inexécutable, mais j'ai le sentiment d'être abandonné et je redoute qu'*il* ne s'éloigne encore davantage.

Parler ainsi est inexact : naguère *il* était proche, trop proche, mais à présent je ne peux même pas dire qu'*il* est très loin, car le terme d'éloignement est impropre : la distance ne peut ni diminuer, ni augmenter, car aucun espace ne nous sépare. Je ne peux même pas me plaindre d'être délaissé, car je dois dire seulement : je n'ai avec *lui* aucun rapport. — Comment ai-je jamais pu écrire !

Un instant je me suis arrêté d'écrire, car, au moment où je ne l'attendais plus, je me suis aperçu, non sans frémir, que de nouveau *il* était proche. — En son absence, la notion même de danger était exclue, mais j'écrivais sans écrire ; à présent *il* est si dangereusement proche que je suis tenté de ne plus écrire avant même d'avoir dit le moindre mot de mon projet primitif que je suis maintenant capable d'exposer. — Voilà bien des années que j'ai commencé ma première œuvre, écrire a pris dans ma vie une place sans cesse croissante, mais ce métier m'est pourtant devenu de moins en moins familier : écrire avait de sens seulement chaque fois qu'*il* apparaissait, mais comment pouvais-je *lui* être lié et pourquoi *lui* être lié était-ce écrire ? Je l'ignorais, ou plutôt cette liaison indubitable ne laissait pas de me déconcerter, et c'est pourquoi je me suis proposé de ne point écrire une autre œuvre que celle dont l'objet serait de répondre à cette énigme. Maintenant qu'*il* est à proximité, écrire me surprend encore bien davantage, car, sans *lui*, je n'écrirais point, mais je ne sais pas, je ne peux pas parler de *lui* : depuis que j'écris, *il* est toujours resté le même, et

pourtant, plus encore qu'au premier jour, *il* m'est inconnu. Cet aveu, je ne le fais que maintenant, mais, depuis le début de ce récit, n'ai-je pas implicitement reconnu ma maladresse à *le* nommer en *le* désignant, faute de mieux, par ce « *il* » que je me suis du moins gardé d'écrire en majuscules ? Lorsqu'*il* est à proximité, j'ai certes le sentiment d'une noblesse, ou du moins d'une sévérité altière et taciturne qui invite au recueillement et je suis tenté de dire qu'*il* est un dieu ou du moins quelque chose de sacré, mais ce serait trop dire, ou peut-être au contraire pas assez dire ; j'ai ainsi la conviction qu'*il* n'est ni homme, ni dieu, mais il me faut surtout reconnaître que j'ignore tout de sa nature et de son identité. — Sur *lui* est-ce que je ne sais donc rien ? Je ne suis sûr que d'un seul point, mais il est essentiel : écrire dépend de *lui*.

Il ne me voit pas, et je ne *le* vois pas ; jamais je ne l'étreindrai, et *il* demeurera à distance, car *il* est celui que l'on ne rencontre pas ; *il* ne parle pas et ne m'entend pas ; bref, aucun organe des sens ne peut *le* détecter. Je ne dois néanmoins le déplorer ni pour *lui*, ni pour moi, car sa nature est étrangère à toute saisie sensorielle à tel point qu'on ne peut même pas *le* dire intouchable ou invisible. Comment suis-je donc en relation avec *lui* ? Comment même puis-je être assuré de son existence ! Lorsque je pense à *lui* et surtout lorsque j'écris, il arrive, comme en ce moment même, que je *le* sente à proximité ; il se peut aussi que je n'écrive pas, que je ne pense même pas à *lui*, mais qu'à l'improviste, en même temps que je *le* sens à proximité, s'éveille en moi le désir d'écrire.

Il m'invite à écrire, mais *il* ne se soucie jamais de savoir si les circonstances me permettent ou non de l'accueillir : parfois j'écrirais volontiers, mais ma vie d'homme m'interdit de travailler ; si je veux profiter d'une journée libre pour entreprendre un long travail, écrire me donne parfois, comme aujourd'hui, le sentiment d'une tâche tout à fait vaine, mais, le même jour, à l'heure habituellement réservée au sommeil, il peut soudain arriver que j'éprouve le désir d'écrire. Je ne *le* soupçonne d'aucune malignité, mais il me faut bien dire qu'*il* ne règle point sa venue sur un principe d'opportunité : temps, lieux ou circonstances *lui* sont indifférents. — Je viens de faire allusion à ma vie d'homme, mais j'ai eu le sentiment d'une parole illicite ou du moins inutile, car il n'y a aucune relation directe entre ma vie d'homme et *lui*, et c'est pourquoi on ne peut même pas dire qu'il m'est interdit de parler

de moi : *il* ne me méprise point, mais *il* m'ignore entièrement. Il était néanmoins bon de dire que je ne suis pas seulement une main qui écrit, mais afin de préciser combien étroit est le domaine par lequel je *lui* suis lié : il ne convient pas de parler de moi indépendamment de mon unique relation avec *lui*, sinon je sortirais du seul domaine que lui-même institue et circonscrit, car sa revendication sur le langage est si absolue qu'une œuvre qui ne se soucie pas de *lui*, et de *lui* seul, est rejetée sans appel. — Dois-je en être surpris ? S'*il* n'existait pas, jamais je n'aurais eu à écrire !

Entre *lui* et le langage il y a une liaison si intime que toute autre relation est inconcevable, et c'est pourquoi il me faut ajouter : si je n'écrivais pas, si je disposais seulement de mes yeux ou de mes oreilles, je l'ignorerais entièrement. Si je me demande : « Existe-t-il vraiment ? où est-il ? que fait-il lorsque je connais le temps de la sécheresse ? royaume solitaire, continuera-t-il d'exister le jour où plus personne ne fera œuvre ? », je peux seulement répondre : « *il* n'existe pas », car toute tentative de *le* saisir en dehors d'une œuvre est vouée à l'échec. Je m'étais demandé : « Pourquoi *lui* être lié est-ce écrire ? », mais comment aurais-je pu ou pourrais-je jamais faire autre chose puisqu'*il* se manifeste seulement si l'on fait une œuvre ! Ecrire n'est certes qu'un aspect contingent et secondaire, car, si j'étais musicien ou peintre au lieu d'être écrivain, ce serait toujours avec *lui* que je serais en relation ; quel que soit mon métier, on devrait toujours affirmer : s'il n'y avait l'œuvre, *il* demeurerait inconnu. — Ai-je donc répondu à l'énigme ? Tout au contraire je m'étonne et à la pensée de cet inconnu pourtant si proche je suis saisi d'effroi : comment *lui* qui ne parle ni n'entend peut-il se manifester et seulement par une œuvre ?

A coup sûr nous sommes différents, mais sommes-nous liés dans la mesure où je parle pour *lui* ? S'*il* parlait, jamais je n'aurais eu à écrire : est-ce que j'écris parce qu'*il* en a besoin ? — Formons-nous un seul être : *lui*, la source ; moi, la bouche ? Parler de la pauvreté de cette source serait trop dire, car elle n'a jamais coulé : il ne s'agit donc pas d'une source au débit du moins rare, mais parler d'une absence serait mal dire, car son âpre sécheresse est indéniable à tel point que tout entier cette avidité *le* résume. Une soif donc plutôt qu'une source, mais ainsi appelé à un langage, et c'est pourquoi la seule réponse immédiatement adaptée à sa venue est toujours : « Oui, j'écrirai. » — Jamais *il* ne parlera, écrire est-

il donc nécessaire à tel point que cesser ce travail ce serait *le* rendre muet ?

Il y a peu, j'ai été tenté de ne plus écrire pour écarter de moi sa proximité dangereuse, mais, sans être en danger, je viens de m'arrêter d'écrire pendant quelques instants. — Lorsque j'ai commencé d'exposer mon projet définitif, le danger, provoqué par sa proximité, s'est à peine estompé et même, un peu plus tard, il s'est avivé : pourquoi en a-t-il été ainsi ? Je l'ignore. Je sais seulement qu'à partir du moment où j'ai pensé qu'*il* avait besoin d'une œuvre, j'ai été soulagé : j'ai d'abord été heureux que le danger se soit affaibli, puis, peu à peu, j'ai eu l'impression d'un malaise d'autant plus mal définissable que je ne voulais pas reconnaître ce que je sentais bien et qu'il me faut maintenant avouer : ce que j'ai écrit correspond fort mal à ce qu'il aurait fallu dire. — Je suis mécontent et d'autant plus décontenancé que j'ai le sentiment d'être responsable, sans en connaître la raison, de ce point presque mort où maintenant je me trouve. J'ai appris qu'en son absence j'étais sans pouvoir, mais, une fois qu'*il* est proche, serais-je donc responsable du maintien ou du retrait de sa proximité ! En quoi y suis-je donc pour quelque chose ? Je l'ignore. Je présume seulement que le maintien ou non de cette proximité dépend de ce que j'écris : que me faut-il donc écrire ? Je ne le sais pas, mais j'ai dû toucher juste, car à nouveau je *le* sens si proche que j'en serais presque à regretter d'avoir malgré moi ravivé cette proximité si je ne me sentais maintenant capable de dénoncer l'erreur que j'ai commise.

Il vient pour que j'écrive : voilà ce que j'ai toujours naïvement cru et, depuis que j'ai commencé ce travail, je suis allé jusqu'à prétendre qu'écrire correspondait à son désir préalable de je ne sais quelle expression : j'ai osé dire que ne pas écrire, ce serait *le* rendre muet et, à part moi, j'ai éprouvé de la compassion et même une fugitive tendresse pour un être aussi faible et dépendant de mon bon vouloir. Si je me dérobaïs à la tâche d'écrire, sans doute en éprouverais-je du remords, et pourtant il est faux de dire qu'en écrivant j'accomplis un devoir, car il n'y a pas entre *lui* et moi le rapport de l'ordre à l'obéissance : *il* n'est pas mon suzerain, *il* ne commande rien, *il* ne me demande ni d'écrire, ni de ne pas écrire ; en ce moment même où pourtant j'écris, j'ai en effet le sentiment

qu'*il* ne s'intéresse pas à moi : sa proximité distraite m'ignore comme si je n'étais pas là ! Ce n'est point seulement des circonstances favorables ou non dont *il* ne se soucie point, mais de ma tâche elle-même : j'écris, mais, cette tâche pourtant habituelle que j'accomplis en ce moment même, son indifférence la repousse non seulement loin de *lui* mais aussi loin de moi. — Je me suis parfois demandé si, pour accomplir mon projet, il ne m'était pas d'abord nécessaire de m'oublier moi-même, de ne plus lire et de ne plus écrire pendant de longues années, en un mot de devenir je ne sais quel primitif, afin de sentir un jour l'acte d'écrire dans son originalité et ainsi d'écrire comme pour la première fois, mais, en ce moment même où j'écris, je suis dépaysé : ce porte-plume que je tiens encore, je ne le regarderais pas avec un tel étonnement si je m'étais d'abord abêti pendant dix ans ! Je *le* sens en effet distant de manière si irréductible que je me sens incapable de rendre compte un jour de notre liaison, ou plutôt je ne vois aucun rapport entre nous et je me demande pourquoi je continue d'écrire : j'aurais déjà déposé ce porte-plume si, en ce moment même où j'écris, je ne *le* sentais plus dangereusement proche que jamais. Pourquoi suis-je donc si profondément concerné par ce qui ne se soucie point de moi ? Pourquoi éprouvè-je une telle passion, ou plutôt une attirance sans agrément pour cet indifférent que je ne connais même pas ? Sans *lui*, jamais je n'aurais eu à écrire ; s'il n'y avait l'œuvre, *il* demeurerait inconnu, pourquoi est-*il* donc détaché de toute œuvre ? — Comment écrire ne m'aurait-il point paru une énigme ?

Pendant quelques instants, je me suis arrêté d'écrire, et j'ose à peine reprendre la plume. — Au moment où je désespérais de rendre compte un jour de notre liaison pourtant évidente, j'ai eu le sentiment d'être à côté de moi, ou plutôt d'être partie d'une vivante énigme indiscutable dont j'étais exclu, mais alors sa proximité était si dangereuse que



ISBN : 2-86744-050-5
F 10050-86 III

150 FF